

Chapitre 4 – Les grands mythes

Texte 4 p. 128 – Le Déluge

Les dieux se rendent compte que les hommes respectent de moins en moins les lois et décident de détruire leur race malfaisante.

Soudain dans les antres d'Éole [Zeus] enferme l'Aquilon¹ et tous les vents dont le souffle impétueux dissipe les nuages. Il commande au Notus, qui vole sur ses ailes humides : son visage affreux est couvert de ténèbres ; sa barbe est chargée de brouillards ; l'onde coule de ses cheveux
5 blancs ; sur son front s'assemblent les nuées, et les torrents tombent de ses ailes et de son sein. Dès que sa large main a rassemblé, pressé tous les nuages épars dans les airs, un horrible fracas se fait entendre, et des pluies impétueuses fondent du haut des cieux. La messagère de Junon, dont l'écharpe est nuancée de diverses couleurs, Iris, aspire les eaux de
10 la mer, elle en grossit les nuages. Les moissons sont renversées, les espérances du laboureur détruites, et, dans un instant, périt le travail pénible de toute une année. Mais la colère de Jupiter n'est pas encore satisfaite ; Neptune son frère vient lui prêter le secours de ses ondes ; il convoque les dieux des fleuves, et, dès qu'ils sont entrés dans son palais : « Maintenant,
15 dit-il, de longs discours seraient inutiles. Employez vos forces réunies ; il le faut : ouvrez vos sources, et, brisant les digues qui vous arrêtent, abandonnez vos ondes à toute leur fureur. »

Il ordonne : les fleuves partent, et désormais sans frein, et d'un cours
impétueux, ils roulent dans l'océan. Neptune lui-même frappe la terre de
20 son trident ; elle en est ébranlée, et les eaux s'échappent de ses antres profonds.

Les fleuves franchissent leurs rivages, et se débordant dans les campagnes,
ils entraînent, ensemble confondus, les arbres et les troupeaux, les
hommes et les maisons, les temples et les dieux. Si quelque édifice résiste à
la fureur des flots, les flots s'élèvent au-dessus de sa tête, et les plus hautes
25 tours sont ensevelies dans des gouffres profonds.

Déjà la terre ne se distinguait plus de l'océan : tout était mer, et la mer
n'avait point de rivages. L'un cherche un asile sur un roc escarpé, l'autre se
jette dans un esquif², et promène la rame où naguère il avait conduit la charrue :
celui-ci navigue sur les moissons, ou sur des toits submergés ; celui-là
30 trouve des poissons sur le faite³ des ormeaux⁴ ; un autre jette l'ancre qui
s'arrête dans une prairie. Les barques flottent sur les coteaux qui portaient
la vigne : le phoque pesant se repose sur les monts où paissait la chèvre
légère. Les néréides s'étonnent de voir, sous les ondes, des bois, des villes et
des palais. Les dauphins habitent les forêts, ébranlent le tronc des chênes, et
35 bondissent sur leurs cimes. Le loup, négligeant sa proie, nage au milieu des
brebis ; le lion farouche et le tigre flottent sur l'onde : la force du sanglier,
égale à la foudre, ne lui est d'aucun secours ; les jambes agiles du cerf lui
deviennent inutiles : l'oiseau errant cherche en vain la terre pour s'y reposer ;
ses ailes fatiguées ne peuvent plus le soutenir, il tombe dans les flots.

40 L'immense débordement des mers couvrait les plus hautes montagnes :
alors, pour la première fois, les vagues amoncelées⁵ en battaient le sommet.
La plus grande partie du genre humain avait péri dans l'onde, et la
faim lente et cruelle dévora ceux que l'onde avait épargnés.

Ovide, *Les Métamorphoses*, traduction de G. Lafaye.

1. L'Aquilon : un vent d'été tiède et doux.
2. Un esquif : une barque, une embarcation légère.
3. Le faîte : le toit, le sommet.
4. Un ormeau : un petit orme (l'orme est un arbre).
5. Amoncelées : accumulées.